

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) Item217. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

217. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Récit](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

[Collection 1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#)

Ce document est une réponse à :

[213. Baden, Jeudi 11 juillet 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-07-14

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°238/252-254

Information générales

LangueFrançais

Cote588-589, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

217 Paris, Dimanche 14 Juillet 1839 8 h. 3/4

Comme je fermais hier ma lettre on vint m'avertir qu'il y aurait peut-être un peu de mouvement à la Chambre, car une bande assez nombreuse se formait et voulait y porter une pétition pour l'abolition de la peine de mort. Je ne trouvai en arrivant ni mouvement, ni bande mais beaucoup de précautions prises, les grilles fermées, des troupes dans les cours &. Au dedans, de la part de la Chambre, une disposition très sensée et tranquille. S'il y a un progrès depuis quelque temps, c'est que les pouvoirs publics ne sont plus du tout à l'état révolutionnaire. Non qu'il n'y ait là aussi quelques hommes qui sont encore et qui resteront à cet état. Mais ils y sont pour leur propre compte n'oseraient le montrer, et la majorité serait telle qu'on ne lui donnera même pas l'occasion de se manifester. Vers deux heures, pendant qu'on délibérait sur le budget de l'instruction publique, le rassemblement est arrivé sur la place 7 à 800 hommes, la plupart en blouses, quelques étudiants bien vêtus ; de côté hors de la troupe, deux hommes en habit noir, la canne à la main, qui avaient l'air de diriger les mouvements. Au milieu un drapeau portant abolition de la peine de mort, et la pétition roulée autour du bâton. Le commissaire de police les a sommés de se retirer. Sur leur refus, un escadron de la garde municipale s'en avance au grand trot. La dispersion a été générale et soudaine. Un garde municipal a poussé son cheval sur l'homme qui portait le drapeau, l'a pris, l'a jeté sur la croupe de son cheval et l'a ramené au corps de garde de la Chambre, au milieu des hourras de la garde nationale qui voulait le jeter à la rivière. C'est un pauvre ouvrier tailleur, de mine très timide, et qui semblait se croire au moins mort en entrant dans le corps de garde. Nous avons continué notre budget, et je suis parti à 4 heures et demie pour aller dîner à Châtenay. En en revenant, à 10 heures et demie, j'ai traversé tout Paris parfaitement tranquille.

Je n'entends rien dire ce matin. Châtenay était charmant, l'air doux, les arbres, touffus, les gazons frais. Je me suis donné le triste plaisir, bien plaisir et bien triste de refaire seul notre promenade dans le jardin, mêmes alliés, même pas. Ah, que ne peut-on fixer sa vie à un moment de son choix !

Onze heures

Votre N°213 me désespère. Je vous répète, je me répète à moi-même ce que je vous écris tous les jours. Je ne puis pas décider pour vous. J'en suis, dans l'anxiété la plus douloureuse. Je voudrais avoir un avis, une volonté ; je voudrais vous décharger de tout ce qui vous agite et vous pèse, embarras, indécision, solitude. Je retrouve ce que je connais trop bien, cet horrible sentiment d'impuissance contre les choses, les faits tout le monde extérieur, au moment même où la tendresse la plus infinie, la plus souveraine, remplit l'âme et se croirait toute puissante si elle n'écoutait qu'elle-même. Pardon, pardon de vous parler de ma tristesse à moi. De quoi vous parlerais-je ? Ma tristesse, c'est votre mal, c'est votre faiblesse, votre maigreur, votre abattement, votre ennui. Vous m'avez reproché quelquefois de me trop arrêter avec vous sur ce que vous souffriez, et de m'y associer au lieu de vous

en distraire. Dearest, je ne puis pas me distraire de vous, encore moins de loin que de près, encore moins de votre santé que de vos chagrins.

Comment, votre médecin vous engage à quitter Baden, ne fût-ce que pour quelques jours ? Je ne comprends pas cela. Je comprendrais qu'il vous en renvoyât. Après tout, je ne sais vous dire qu'une chose. Faites ce dont vous aurez envie. Ne consultez que votre envie et votre force. Allez où elles vous diront, où elles vous mèneront. Ici le beau temps revient, le chaud, le soleil. Est-ce qu'il ne revient pas aussi à Baden ? et ne vous fait-il aucun bien ? Vous avez eu des nouvelles de Pétersbourg puisque vous savez qu'on fera Paul conseiller d'Etat. N'y a-t-il rien sur vos affaires ? J'ai reçu hier une lettre de M. de Barante, sans intérêt. Que je voudrais mettre dans les miennes de quoi remplir votre journée ! Je vous écrirais volontiers des volumes.

J'ai passé auprès de vous tant d'heures de conversation charmante ; pleine des plus douces choses, des seules douces choses de ce monde, de tendresse et de liberté. Vous ne savez pas quelle vive, quelle inépuisable reconnaissance (quand ce ne serait que reconnaissance) me resterait éternellement dans le cœur envers vous pour de tels moments, pour un seul de ces moments. Le monde est si froid, et si faux ! et par dessus cela si médiocre si vulgaire ! L'âme y meurt de faim et de soif, et de dégoût. J'ai trouvé près de vous, en vous, ce que je n'attendais plus ce que je ne demandais plus. Je me suis senti si heureux près de vous, sans contrainte ni privation aucune, aucune, ni de cœur, ni d'esprit, ni de goût, ni de parole, satisfait, pleinement satisfait, plongé dans le sentiment le seul qui épanouisse toute l'âme point de désir parce qu'on a tout. Que de fois, en causant avec vous, au milieu des effusions de notre intimité, j'ai été tout à coup, et pour une seconde rappelé en moi-même par un de ces éclairs intérieurs qui illuminent tout notre bonheur tout notre plaisir ! Je ne vous ai jamais dit, je ne vous dirai jamais à quel point je vous trouve rare et charmante, ni combien je vis seul sans vous, ni ce que sera pour moi, le jour qui vous rendra à moi, fuissez-vous cent fois plus maigre et plus abattue que vous ne me le dites. Adieu. Adieu.

Je ne puis vous parler d'autre chose. Quand j'ai reçu, quand j'ai relu votre lettre, j'attends celle du lendemain. Ne vous fatiguez pas à m'écrire ; mais ne me laissez pas sans nouvelles. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 217. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-14

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1749>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Dimanche 14 juillet 1839

Heure 8 h 3/4

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

int au réveil pas
t assez bien

Potsdamer
est tout à fait
pas assez bien au
tout.

le matin de
vous écrivais
si après le
tien pharmaco;
Seule, bonne
ne et de l'heure
quelle imprévisible
est que recommande
t une heure
en tout de 7
et si j'ay 100
magnésie ! l'an
et le doigt.
ce que je
commandais plus

de vous, sans
succès, ni
si de parole,
plongé dans
nuit toute l'ame
est. C'est le fait

217 55

Paris, Dimanche 11 Juin 1839

86. 26.

58

Pour je forme à la me
lors, on vint me montrer qu'il y aurait peut-être
un peu de mouvement à la Chambre, sur une
brève assez nombreuse. Je formai et voulut y
proposer une proposition pour l'abolition de la peine
de mort. Il ne trouvai; en arrivant où mourut
de brûlure, mais, traversant la présentation proposée,
les gaillies furent, de temps dans le cours. Non
au dedans, de la paix à la Chambre, pour
disposition très simple et tranquille. Il y a un
progrès depuis quelque tems, tel que les pouvoirs
publiques ne sont plus du tout à l'état râveur
tremblant. Bon qu'il y ait là aussi quelque
homme qui vive encore et qui restera à cet état
Mais il y a tout pour leur propre compte, n'importe
le montant, et la majorité croit tellement qu'il
lui donnera même pas l'occasion de se manifester.

vers deux heures, pendant qu'on débattait
sur le Budget de l'Instruction publique, le
rassemblement fut arrêté sur la place, à 2800
hommes, la plupart en blouse, quelques étudiants
bien vêtus; de l'âge, han de la temps, deux
hommes, en habit noir, la main à la main,
qui avaient l'air de diriger le rassemblement.

de sautier un drapier portant absolument cette
peine de mort, et la pétition qu'il a adressée au
Gouvernement. Le commissaire de police le a sommé
de se retirer. Ses leurs refus, son escroquerie de
la garde municipale. Ses armes au grand feu.
sa disposition à détruire et dévorer. Son
garde municipal a prononcé son châtiment. Son
qui portait le drapeau, la prie, la jette sur
la coupe de son cheval et la ramasse au corps
de garde de la chambre, un million de francs
de la garde nationale qui assaillit le jardin à
la révolution. C'est un paix au moins triste, de
votre très-bon, et qui semblait de moins en
moins mort en entrant dans le corps de garde.
vous avons continué notre budget, et je suis
parti à 25 heures ce dimanche pour aller dîner à
Châtillon.

En ce moment, à 10 heures, ce dimanche, j'ai
traversé toute Paris parfaitement tranquille.
Je n'entendais rien dans ce matin.

Châtillon était charmant, l'air doux, les
arbres touffus, les gazon frais. J'en ai dompté
le triste plaisir, bien plaisir et bien triste, de
sophâtre. J'en ai promené dans le jardin,
encore, allé, même, pas. Ah, que ce fut un
fixe. Sa vie à un moment de son échec !

Deux heures.

Voire N° 213 me déçoivent. Je vous répète, je me

répète à moi-même
Je ne puis pas
laisser le plus
avil, le plus
loué et qui sans
indication, délibérément
bien fait, est
contre les choses
au moment où
le plus souvent
tout prochainement
Pardon, par de
à moi. De que
c'est votre mal
votre abattement
reproché que
vous vivez ce que
au lieu de vivre
puis que, sur
de loin que à

Sainte que de
miserie vous
que vous que
cela. J. l'empêche
Après tout, je
Fait, et Dant
votre envie de

abolition cela
des autres que
à l'heure
ordonne de
me grand frère.
L'autre, le
lundi sur l'heure
l'a jeté sur
l'heure au corps
bien des heures
laisse le jeté à
ce taillant, de
si de venir au
corps de grande
et je suis
alle, dîne à
de somme, j'ai
au tranquille.
les song, les
? me suis somme
bien frère, de
dans le jardin,
ne se point au
les chans!
l'autre
une, répété forme
d'heure

répété à moi-même le que je vous écris tous le jours.
Je ne puis pas oublier plus vous. Vou faire l'heure
l'autre la plus déplorable. Je voudrais avoir un
ami, une volonté, je voudrais vous décharge de
tous ce qui vous agite et vous pèse, embarras
indécision, solitude. Je voudrais ce que je connais
très bien, ces horribles tentations d'impuissance
contre le corps, la faute, tous le monde égénier,
au moment même où la tendresse la plus infinie,
la plus souveraine, templit l'âme et le coeur et
tout pénétrant où elle dévorait quelle même.
Pardon, pardon, de vous parlez de ma tristesse
à moi. De quoi vous parlez je? Vou tristesse
C'est votre mal, c'est votre faiblesse, votre malaise
votre abattement, Vou mal. Vou n'avez
reproché que quelques-uns de me trop arrière avec
vous. Sur ce que vous déclaffiez, et de aux associés
au lieu de vous en déclariez. Désormais, je ne
peux plus me déclarer de vous, encore moins
de loin que de près, encore moins de valuer
toute que de vos cheveux. Comment, votre
médecin vous engage à quitter Barlet, ne fait
que pour quelques jours? Si je comprends pas
cela. Je comprends que qu'il vous en convient.
Après tout, je ne sais rien des grande chose.
Faites ce que vous, alors envie. Ne consultez que
votre envie et votre force. Alliez où elles vous
veut, répété forme d'heure, où elles vous mènent. Si le beau temps

revient le chand le détest. Si ce qu'il ne revient pas,
aussi à Baden ? et on vous fait si aucun bien.

217

55

Vous avez en des trouvailles de Petersbourg
peut-être votre chance qu'en peu. Paul Courthier dit
que a fait venir des vos affaires ? J'ai vu un
lettre de M^e de Barante, il me révèle.

Que je voudrais mettre dans le mien ! de
ce qui se déroule votre journée ! Je vous révèle
volentiers des velléités. J'ai passé après
une heure d'heure de conversation charmante,
plusieurs des plus douces choses, des, tendres, douces,
choses de ce monde, de tendresse et de liberté.
Vous ne savez pas quelle vive, quelle inséparable
reconnaissance (quand ce ne serait que reconnaître)
me rendrait éternellement dans le cœur ouvert
Vous pour de tel moments, pour un tout de ces
moments. Le second est si froid le si fâché ! et
par dessus cela si médisant, si méprisant ! l'on
y trouve de faire et de faire, et de dégoût.
J'ai souvent pris de vous, ou vous, ce que je
n'attendais plus, ce que je me demandais plus.
Je me suis senti si heureux plus de vous, sans
contrainte ou privation aucune, aucune, ni
de cœur, ni de corps, ni de gout, ni de goûte,
satisfait, pleinement satisfait, plongé dans
le sentiment, le seul qui épanouisse toute l'âme
point ille désir par excellence à tout. J'en ai fait

lettre, on vient
en peu de temps
bien assez à
porter une pa-
re mort. A

me brûle, on
les gaillies, pour
un homme, de
disposition le
propre depuis
qu'il est de
toujours. Un
homme qui va
mais il y a
le malentendu, et
lui donne à

Vos deux
sur le bord et
rassemblent
hommes, la p-
bien vêtus ;
hommes, ou ha-
que aperçus

6

En écrivant avec vous au milieu des afflictions de notre intimité, j'ai été tout à coup, et pour une seconde, rappelé en moi-même par un de ces éclairs intérieurs qui illuminent tout notre bonheur, tout notre plaisir ! Je ne vous ai jamais dit, je ne vous dirai jamais à quel point je vous trouve rare et charmante, si l'ambition je vis tout sans vous, si ce que vous pour moi le jour qui vous rendra à moi, fuissez-vous tout plus sage et plus abstraite que vous ne me le dites.

Adieu, Adieu. Je ne pourrai parler d'autre chose. Quand j'ai vu, quand j'ai relu votre lettre, j'attendais cette du lendemain de vous, fatigué par à m'écrire, mais ne me laissant pas d'une nouvelle. Adieu.